

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 20

Artikel: Au temps des truites
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220288>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

elle n'en paraissait pas trente. Et quand, parfois mettant près de la tête blonde de sa femme sa tête prématurément blanche, M. Marsay disait, avec un peu de mélancolie :

— Que tu es jeune, près de moi, ma chérie ! elle entourait de ses bras frais le cou de son mari et disait, avec des baisers :

— Tu es le plus jeune, le plus beau ! Jean, mon Jean, ma vie finira avec la tienne, ma jeunesse avec la tienne !

Mais elle se soignait, surveillait ses cheveux, son teint, sa coquetterie, sans cesse en éveil, animée toujours du même souci de lui plaire.

Et pourtant, aujourd'hui, elle montrait triomphalement un cheveu blanc, dans sa chevelure blonde.

— Regarde... regarde ! répétait-elle gaiement, seule avec lui, la femme de chambre les ayant laissés... Ah ! cette fois, je suis plus près de toi... Tiens, embrasse-le, le cheveu blanc de ta femme, et ne l'arrache pas surtout...

Elle tendait son front à son mari qui, amusé, y mit un baiser; puis il dit, clignant les yeux, le lorgnon sur le nez :

— Attends... Attends... Oh ! ma chérie... en voilà un autre... j'en vois un autre.

Il se pencha, tira le long cheveu d'un beau blanc d'argent et en découvrit un autre... puis un autre...

— Ah ! quand ça commence, fit-il.

— Laisse-moi ! dit Mme Marsay, pâlie soudain.

Une seconde, elle eut la vision du déclin tout proche, le déclin de la femme plus rapide, plus misérable que celui de l'homme, et une telle douleur la traversa que ses larmes jaillirent.

Et tandis que M. Marsay, stupéfait de la voir en larmes, suppliait :

— Qu'est-ce que tu as, ma chérie... Je t'en prie, dis-moi ce que tu as ?

Elle s'abattit sur son épaule, hoquetant :

— Tu ne peux pas comprendre... non... non... mais c'était si amusant d'avoir un cheveu blanc. Seulement, tu en as trouvé six... alors... C'est si triste, si triste... *Paul Cervières.*

La Patrie Suisse. — La « Patrie Suisse » lancée de nouveau un très beau et très riche numéro (No 851 du mercredi 5 mai) : 31 superbes gravures l'illustrent. Voici tout d'abord le portrait de M. Edmond Turrettini, le nouveau conseiller d'Etat genevois, puis viennent toute une série d'intéressantes actualités abondamment illustrées : Fête des camélias à Locarno, danses et chars fleuris ; Sechseläuten à Zurich, chars et groupes de costumes ; Fête des costumes nationaux, à la Foire de Bâle ; nouveau gymnase de la ville de Berne ; nouveau bâtiment de la Foire suisse de Bâle ; Athénée et salle des conférences à Genève. Une ravissante planche en couleurs montre des champignons (chanterelles) dans la nature et une autre illustration des morilles. Voici encore une belle gravure : Floraison printanière à Chardonne sur Vevey ; deux des panneaux décoratifs, le « Cervin » et le « Pont du Diable », peints par François Gos, pour le buffet de la gare de Berne.

UNE VISITE DE NAPOLÉON III ET DE SON ÉPOUSE EUGÉNIE, A NEUCHATEL, EN 1865

Non est obligé de reconnaître que la mode des rois et des empereurs est en déclin, croissance et semble vouloir céder la place à la mode des républiques : c'est ce qui a eu lieu chez nous ; mais, tout en nous inclinant avec grâce devant nos légions de conducteurs terrestres qui ont pris la place de notre roi de Prusse dans sa principauté de Neuchâtel, il nous est permis de songer à ses pareils — car il y a eu, dans le ciel des puissants, bien des étoiles filantes et aussi bien des étoiles pâlies, dans l'attente de filer aussi.

C'est l'une de ces étoiles que, le 15 août 1865, la ville de Neuchâtel attendait dans un indescriptible émoi, l'un de ses hôtes ayant été prévenu de l'arrivée de Napoléon III accompagné de son épouse légitime, la belle Eugénie de Montijo et de sa suite.

Un courrier, précédant leurs Majestés était venu veiller à la réception du couple impérial, au retour de sa visite à Arenenberg, château qui avait appartenu à feu la reine Hortense.

Le train spécial, contenant l'hôte impérial et sa suite devait arriver en gare de Neuchâtel à 4 1/2 heures de l'après-midi, mais à quatre heures, la route et les abords de la gare étaient déjà bondés de curieux.

La ville ne fit pas de réception en règle aux augustes visiteurs et les voitures qui devaient les conduire à l'hôtel Belle-Vue furent bientôt prêtes à se mettre en route : dans la première étaient installés Napoléon et l'impératrice ; celle-ci paraissant inquiète au sujet des voitures suivantes, s'avança pour demander au cocher :

— Peut-on être sûr des chevaux ?

— Autant que je le suis de moi-même, répondit-il.

Et, dans le même moment, il y eut un choc ; de grands cris d'effroi poussés par la foule et une voiture dont les chevaux s'étaient emportés aux coups de sifflet du chemin de fer, venait s'abîmer et renverser son contenu contre un tombeau chargé de pierres qui stationnait au bord de la route.

Des soins furent aussitôt donnés aux blessés et l'empereur avec sa femme assistèrent aux soins et lavage des blessés à la petite fontaine voisine du Collège des Terreaux, par les dévoués samaritains accourus aux premiers bruits de la catastrophe.

Puis, sur des brancards, les principales victimes furent transportées à l'hôtel Belle-Vue où l'on attendait autre chose que des personnes blessées et consternées.

On a raconté que l'un des porteurs, brave et compatissant vigneron qui, voyant le chagrin de l'impératrice dont l'ombrelle protégeait la blessée qu'il emportait, lui dit :

— Ne pleurez pas, Madame, il n'y aura rien que quelques « fractions » dans le corps !

L'une des plus mal arrangées des dames de la cour fut la princesse Murat qui, le visage tuméfié, meurtri, un œil dans le noir, ne cessait de demander, dans son angoisse si elle resterait ainsi. Fiancée au duc de Mouchy, elle tremblait à la pensée de ne plus lui plaire.

Une demoiselle Bouvet était aussi fortement contusionnée, de même que la comtesse de Montebello dont le mari arriva de Paris dès le lendemain.

Napoléon et sa femme, reconnaissants de se trouver sains et saufs, déployèrent un grand zèle envers les victimes de l'accident et firent venir de Paris deux célèbres chirurgiens.

Il était réservé à la femme de Napoléon une seconde grande émotion, celle d'un incendie qui éclata dans la ville la nuit même de son arrivée si tragique. Eveillée par les sons du tocsin, elle se leva et, accompagnée de ses dames, elle voulut se rendre sur les lieux du sinistre, attirée par l'effrayante clarté que l'on voyait de l'hôtel où elle était descendue, par le bruit des cloches, les cornettes des pompiers et les cris de la foule.

Les secours furent abondants et parmi les pompes accourues se trouva celle de Cudrefin pour laquelle traverser le lac n'avait été qu'un jeu.

Lorsque le sinistre se trouva vaincu, un sous-officier de pompiers, voyant l'impératrice seule, s'avança pour se mettre à sa disposition lorsqu'elle désirerait rentrer à l'Hôtel Belle-Vue. Elle accepta l'offre aussi simplement et spontanément qu'elle lui était faite; elle arriva devant la porte de l'Hôtel avec un pompier casqué, sanglé dans sa tunique dont les manches portaient les galons d'or de sergent-major, dont elle ignorait la qualité.

— Avant de nous quitter, que pourrais-je vous offrir comme souvenir de votre complaisance ? dit aimablement l'impératrice.

— Je vais quelquefois à Paris et je ne sais si j'ose, Madame, vous demander une faveur, celle de pouvoir consulter dans les bibliothèques impériales certains ouvrages, imprimés ou manuscrits qu'on ne livre pas au public.

— Mais, Monsieur, vous me voyez au comble de la surprise !... une telle demande de la part d'un pompier !...

— A Paris, sans doute, Madame ; mais en Suisse tout homme est soldat et... pompier s'il

le faut : pour moi, à côté de ces deux postes, je suis bibliothécaire de la ville.

— Maintenant, je comprends et je vous prie de vous adresser directement à moi, aux Tuilleries, lorsque vous viendrez à Paris : les portes les plus inaccessibles vous seront ouvertes par une carte que je vous remettrai.

Ce n'est que plus tard que l'on apprit le fait ci-dessus : il s'était produit à la suite de ce ordre de l'impératrice à sa garde :

— Veillez à être utiles et ne vous inquiétez pas de moi !

Un mois plus tard, soit le 19 septembre, l'un des docteurs de Neuchâtel qui, à côté de ceux de Paris, avait soigné les nobles blessées, fut prié de reconduire celles-ci, bien rétablies, dans leur pays. A cette occasion, il reçut de l'empereur la croix de Chevalier de la Légion d'honneur, et fut l'impératrice qui l'attacha elle-même sur la poitrine du docteur.

A quoi l'on peut ajouter que la charmante souveraine de France avait remis lors de l'incendie deux mille francs à l'artisan sinistre et quatre mille aux autorités communales pour de bonne œuvres.

Qui aurait pu prévoir alors que toute l'opulence de la Cour française allait, cinq ans après sombrer dans la déroute de Séダン et dans le défilé sanguinaire de la Commune ?

Et pourtant, la réalité est qu'au bout de ce cinq ans, une étoile manquait au firmament de rois, étoile filante : « Napoléon » ! *C. R.*

LE VIEUX BOUQUET

*Vieux garçon, dans ma chambrette
Je me sens triste et soucieux ;
J'ai, pour égayer ma retraite,
Un trésor que je cache aux yeux.
Ce trésor, — puisqu'en cette vie,
A mes jours tout près de finir,
L'espérance, hélas ! est ravie, —
Ce trésor, c'est le souvenir !*

Refrain :

*Pauvre bouquet, fleurs aujourd'hui fanées,
Nous vivirons sans nous quitter jamais
Car votre aspect, après bien des années
Me parle encor du doux temps où j'aimais.*

*Cher bouquet, si le temps profane
Tout ce qui rayonne ici-bas,
Si toute fleur bientôt se passe,
Le cœur, lui, ne se fane pas ;
Je me vois encore auprès d'elle,
Son regard souriant au mien !
Ah ! Mon Dieu, qu'elle était belle,
Et surtout, qu'elle m'aimait bien !*

*Mais hélas ! en vain je l'oublie,
Chaque jour le destin mutet
Arrache une page à ma vie,
Une fleur à mon vieux bouquet !
Et bientôt, de tous deux peut-être
Il ne restera rien, hélas !
Mais, Destin, tu es le maître
Et tant que l'heure ne vient pas...*

Réplique. — Mlle Anna est à marier.

Sa mère pousse un homme riche, qui a près quarante ans et qui est loin d'être beau.

Mademoiselle préfère un officier, qui n'a pas sou, mais qui est un très joli garçon.

— Chère enfant, dit la maman, la beauté passe.

— Oui, réplique la petite, mais la laideur reste.

Alors ! — Un individu est renvoyé pour un fait quelconque devant le tribunal de Lausanne, le président interroge la femme du prévenu, celle comme témoin :

— Votre mari est-il buveur ?

— Oh ! non, Monsieur le président ; il ne boit qu du rouge.

AU TEMPS DES TRUITES

AUJOURD'HUI, c'est dimanche, le ciel est bas et la pluie tombe. Durant les premiers beaux jours, ils ont roulé les blés, transporté le fumier, semé les avoines et passé la herse à prairie.

Et, maintenant, il semble que l'hiver soit re-

venu avec son vent glacé, ses giboulées et son ciel bas. Tout à coup, la montagne s'assombrit, les nuages filent, lancés comme des flèches, et l'averse froide, chassée par le vent, cingle les volets et les vitres. Et peut-être que demain matin, le soleil se lèvera sur un beau paysage d'hiver.

En ces jours de rebuse, il fait bon s'asseoir près du poêle du Café des Balances. On joue aux cartes sur le tapis de moquette. On boit ses trois décis en écoutant les histoires que raconte Jules au Sapeur à la table voisine. Le syndic et le juge partagent le demi-litre traditionnel. Ils ont mis leurs habits du dimanche parce qu'ils sont allés, ce matin, au sermon. Près d'eux, Antoine et François du Crêtet fument sans mot dire. Antoine porte un complet qui sent la naphthaline et ses grosses mains noueuses sont posées sur la table. Ulysse boit son verre au milieu des jeunes. Il porte son éternel gilet à manches et n'a pas même songé à mettre un col et une cravate.

Aujourd'hui, c'est lui qui raconte une histoire et les jeunes gens qui l'entourent écoutent docilement. Quelquefois, ils se poussent du coude et partent d'un grand éclat de rire.

Lui, penché sur son verre, les coudes appuyés à la table, la pipe dans le creux de la main, prend un petit air finaud et malicieux pour dire des gaudrioles ; après quoi, il relève ses moustaches rouges et d'un geste négligeant commence à raconter son histoire.

« C'était il y a une trentaine d'années. J'étais gamin dans ce temps-là, un gamin sans cesse en courses dans les environs et qui connaissait tous les nids des buissons, tous les arbres à maraudes et tous les endroits où l'on peut faire des farces. Je pêchais au filet dans la rivière, je prenais les écrevisses à la main et souvent il m'arrivait de grimper à la pointe des peupliers pour dénicher les nids de pies. Enfin, il faut croire que je montrais certaines dispositions pour le métier de braconnier, car le grand Ferdinand — que vous n'avez pas connu — me dit un jour :

— Ecoute, gamin, veux-tu savoir comment on prend les truites ?

D'abord, je ne répondis rien puis, le premier moment d'étonnement passé, je crois avoir prononcé un « oui » qu'il n'entendit pas. Mais tout, dans mon regard, dans mon attitude devait lui dire que je ne réjouissais pas de l'accompagner, une fois ou l'autre, dans « ses tournées ».

Du reste, il prit mon silence pour une réponse affirmative, car il ajouta :

— Attends-moi à la tombée de la nuit, au Bois du Lavoir.

C'était un grand bois de chênes où chantaient les oiseaux et où venaient se blottir les lièvres. Au printemps, on y cueillait les premières anémones et, sur sa lisière d'herbes sèches, on y prenait un bain de lézard en s'étendant sur des parterres de primevères et de pervenches. Actuellement, ce n'est plus qu'un bouquet de gardant encore, au bord du chemin, la vieille fontaine à deux bassins où les femmes essaient le linge. Je revois, quand je veux, l'abri couvert de tuiles moussues et l'angle du mur lézardé au pied duquel elles allumaient un bon feu durant les journées froides.

Cette longue journée de décembre me parut interminable. A peine hors de l'école, je rentre en hâte à la maison, je bois ma tasse de café au lait, je mange des pommes de terre bouillies et du séré, après quoi, m'étant emparé d'un énorme guignon de pain, je profite d'une absence momentanée de ma mère pour me glisser dehors.

Il faisait nuit, une de ces nuits d'arrière-automne avec son ciel pâle et son odeur de fumée qui rôdait dans l'air humide. Sur la route, mes pas résonnaient dans le silence. Pour ne pas attirer l'attention, je me mis à marcher dans l'herbe puis, coupant au droit, je me trouvais, en quelques minutes, dans le Bois du Lavoir.

Ferdinand était déjà là. Assis sur le bord de la fontaine, il allumait sa pipe en frottant deux allumettes contre son pantalon.

— Allons-y ! dit-il en se levant. Je marchais à côté de lui. A mesure que nou-

nous rapprochions de l'eau, il m'expliquait comment, au moment du froid, les truites remontaient la rivière en glissant dans les courants les plus rapides. D'un geste de main, il m'indiquait leur manière de sauter les barrages ou de franchir les échelles à poissons.

— De belles truites, mon ami, ajouta-t-il en me frappant l'épaule, des truites d'eau moins un mètre de long et qui se laissent prendre avec facilité.

Il descendit le ravin. Je le suivis. Le long de la rivière il y avait un petit sentier connu des pêcheurs et des braconniers comme des gendarmes ; un sentier praticable en été, mais qui ne l'est plus guère en cette saison d'arrière-automne où les pluies font déborder la rivière. L'eau était rentrée dans son lit, mais partout il y avait des flaques, des petites mares où le pied enfoncé et qu'il fallait franchir d'un bond.

Tant bien que mal, nous cheminions évitant, autant que possible, de casser des branches. On n'entendait pas un bruit, sauf le clapotis de l'eau, et il n'y avait, dans cette nuit froide, que ces deux braconniers cheminant lentement vers la réalisation de leurs projets.

Au-delà du pont de pierre sur lequel passe la grande route, le sentier se divise et la rivière semble s'éloigner. On chemine encore et, tout à coup, on se retrouve sur ses bords. Un canal passe tout près, un petit canal qui conduit l'eau au moulinet et qui prend sa source à l'écluse dont on entend le grondement lointain.

Près de l'écluse, la rivière s'élargit et semble former un petit lac sur lequel se penchent les vernes, les saules et les chênes nains. Par-ci, par-là, une touffe d'herbe émergeait de l'eau et le courant transportait, par paquets, les feuilles mortes.

Attention, gamin ! me dit Ferdinand, nous voilà arrivés !

J'écarquillais les yeux. En effet, l'écluse dressait, devant nous, sa masse grise. Je distinguais fort bien l'échelle à poissons, taillée dans la pierre, puis le barrage et l'entrée du canal.

Il y en a ! ajouta mon compagnon en me saisissant le poignet. Mais j'avais beau regarder avec attention l'eau qui tombait en cascades, je n'apercevais aucune trace de truite. Nous nous rapprochâmes de la chute. Blotti derrière un buisson de saules, j'eus tout le temps de voir, à intervalles régulières, un éclair briller dans l'eau. Ferdinand m'expliqua que c'était une truite qui essayait de sauter le barrage. D'un violent coup de queue, elle s'élançait, mais son élan était souvent brisé par la force de l'eau et la pauvre bête retombait sur le parapet où elle se débattait un instant, faisant briller son ventre d'argent avant de regagner la rivière.

Je voulus m'élançer pour saisir la bête, mais à ce moment-là je fus retenu par mon compagnon :

— Tout doux, mon petit. Attends de voir si les gendarmes sont en vacances !

Et il m'invita à explorer les environs, ce que je fis, du resté, d'assez mauvaise grâce. Je ne vis personne. Quand je revins près de lui, il tenait une belle truite enveloppée dans sa blouse. Au même moment, une seconde truite vint tomber à notre portée, donnant de violents coups de queue. D'un bond, nous nous étions élançés, la tenant dans nos mains crispées. Comme la précédente, elle prit place dans la blouse de Ferdinand.

J'aurais voulu continuer cette pêche miraculeuse, mais mon compagnon, qui était prudent, se retira et je dus le suivre. Pas une seconde je n'avais songé au gendarme. Cependant, nous n'avions pas fait vingt pas qu'une silhouette surgit des vernes, à une faible distance du pont de bois jeté sur le canal.

Plus d'hésitation, ce ne pouvait être que lui. Et, comme il venait à notre rencontre, il fallut se décider à battre en retraite.

Ah ! mes amis, quelle fuite ! Rien que d'y penser, j'en ai encore mal aux jambes. Les ronces s'agrippaient à moi et me déchiraient. A chaque instant je tombais dans l'herbe humide ou sur le sol marneux.

Arrivés dans la clairière qui domine le bois, nous nous assimes un instant pour reprendre haleine. Ferdinand en profita pour mettre ses truites en lieu sûr. Ayant soulevé les motes de terre d'un champ fraîchement labouré, il y déposa le précieux fardeau qu'il viendrait chercher à l'aube, après quoi, nous nous mimes en route vers le village.

Ces précautions n'étaient pas inutiles, car par deux fois, nous fûmes arrêtés par un gendarme. Ferdinand prit un air de parfaite innocence pour dire que nous venions de Chamoson et que, pour gagner du temps, nous avions coupé au droit. Il n'avait qu'une crainte, c'est que mon attitude ne révélât l'emploi de la soirée.

De retour à la maison, je dus inventer une histoire de bataille avec mes camarades pour expliquer, à ma mère, l'état de mes vêtements ; à quoi elle répondit que nous n'étions qu'une bande de mauvais garnements, méritant d'être enfermés « aux Croisettes ».

J'ai su, plus tard, que Ferdinand avait été pris et que le préfet lui avait infligé une amende de deux cents francs. Mais deux cents francs, qu'était-ce pour lui, je vous le demande ? Trois promenades à l'écluse suffisaient à compenser cette perte. »

Ulysse se tut. Dehors la pluie tombait avec force, une pluie où l'on voyait ça et là de gros flocons de neige. Alors Edouard, le peintre, jeta deux bûches de hêtre dans le poêle de faïence.

Jean des Sapins.

Théâtre Lumen. — A son programme de cette semaine, la direction du Théâtre Lumen s'est assurée un grand film d'humour, d'amour et d'aventures « ? » interprété par Matt Moore, Eleanor Boardman et William Russel. Le premier mérite de ce film est d'inaugurer un genre nouveau. Outre ce film unique, mentionnons encore le désopilant Buster Keaton, dans sa dernière création : *Les Fiancées en Folie* ! encore un Buster Keaton irrésistible qui déchaine le fou-rire. La course folle des fiancées à travers la ville, la chasse qu'elles organisent du pauvre Buster Keaton, celui-ci happé par une grue, puis poursuivi non seulement par des femmes, mais des blocs entiers de rochers. L'insuccès qui le ramène devant toutes les femmes dont il demande les mains est une situation indescriptible. « *Les Fiancées en Folie* » déridera les plus moroses durant plus d'une heure. A chaque représentation, les dernières actualités mondiales et du pays par le Ciné-Journal Suisse. Bref, un programme réellement sensationnel de tout premier ordre que nous ne pouvons que recommander à nos lecteurs. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 16 courant, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — C'est donc cette semaine que se terminent, au Royal Biograph, les aventures passionnantes de *Surcouf, roi des corsaires*, le merveilleux roman d'Arthur Bernède, publié actuellement en feuilleton par la « Revue » de Lausanne et qui, remporte chaque jour un succès triomphal à l'établissement de la place Centrale. Nous ne pouvons que le répéter : « *Surcouf, roi des corsaires* », est une production qui fait honneur à la cinématographie. A chaque représentation, le Ciné-Journal Suisse avec ses actualités mondiales et du pays. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche, 16 courant, matinée ininterrompue dès 2 h. 30. Tous les soirs, adaptation musicale spéciale par orchestre renforcé.

*Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.
Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.*

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES *Caoutchouc* *Pansements*
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE